

nière rappelait souvent celle de ces grands maîtres. Il me suffira de citer pour exemple le sublime duo de la jalousie dans *Euphrosine et Coradin*. Il n'est aucun de ses ouvrages où l'on ne trouve des morceaux qui suffiraient seuls pour fonder une grande réputation musicale.

Comme il attachait un grand prix à conserver la couleur de l'époque, lorsqu'il mit en musique l'opéra d'*Uthal*, il voulut imprimer à son orchestre un caractère triste et mélancolique en harmonie avec les chants du vieux barde écossais, et il supprima les violons pour leur substituer des altos. Cette innovation ne fut pas heureuse, elle répandit sur les accompagnements une monotonie qui fatigua singulièrement l'auditoire. Grétry, en sortant de cette représentation, dit assez plaisamment

« C'est fort bien, sans doute, mais j'aurais donné volontiers un louis pour entendre une chanterolle »

En sa qualité de musicien français, Méhul poussait à l'excès la susceptibilité nationale. Il pensait que nous avions assez de richesses pour dédaigner celles de nos voisins, et il ne pouvait dissimuler sa colère en voyant l'enthousiasme qui accueillait les compositeurs étrangers. Cette indignation, toute patriotique et dégagée de tout sentiment de jalousie mesquine, le tourmentait à tel point, qu'il résolut de donner une leçon à ses concitoyens. Il fit part de son projet au directeur de l'Opéra Comique, homme d'une discrétion éprouvée et qui partageait son opinion, ils convinrent entre eux qu'un compositeur italien, qui désirait se faire précéder dans la capitale par un succès, adresserait à l'Opéra-Comique un ouvrage ayant pour titre *l'Italo*. On annonça cette nouvelle par la voie des journaux, en ajoutant qu'on allait s'occuper sans relâche de la mise en scène de l'ouvrage. Quelques personnes privilégiées, qui furent admises aux répétitions, allèrent colporter son éloge de salon en salon, et la renommée de l'œuvre nouvelle s'accrut de jour en jour par anticipation. Toutes les loges furent retenues trois semaines avant la première représentation. Enfin elle eut lieu et la pièce obtint un succès général, les journaux qui en rendirent compte ne manquèrent pas d'ajouter qu'il n'y avait qu'un Italien capable de trouver des motifs mélodiques aussi heureux et aussi abondants. Cependant on s'étonnait que le nom du compositeur ne fût pas sur l'affiche. Mais lorsque la mystification fut complète, le nom de Méhul fut proclamé, au grand désappointement des dilettantes, qui ne pouvaient se pardonner d'avoir témoigné leur enthousiasme à un nom qui ne se terminait ni en *i* ni en *o*.

Méhul joignait beaucoup d'esprit à son beau talent. Heureux le propriétaire d'un château qui le possédait chez lui pendant les soirées d'automne ! Lorsqu'on se trouvait rassemblé dans le salon, on n'avait besoin pour se distraire ni de cartes ni de piano. Méhul était doué d'une facilité merveilleuse pour inventer des contes ou des anecdotes. Il voyait l'intérêt s'accroître de moment en moment et suspendait sa narration pour la remettre au lendemain. J'ai eu quelquefois l'occasion de l'entendre et j'avoue qu'il excellait dans ce genre d'improvisation.

Parmi les musiciens que je rencontrais à cette époque dans les salons de la capitale, je dois signaler Persuis, qui s'était fait connaître par un opéra intitulé *le Triomphe de Trajan*, dont Esménard avait fait les paroles. Persuis n'était qu'un compositeur de seconde ordre, mais c'était le cœur le plus noble, le caractère le plus loyal que j'ai jamais connu. Je citerai de lui un trait de délicatesse qui m'a été attesté par un de ses amis intimes, M. Baour-Lormian.

Au mois de décembre 1804, Lormian reçut un matin la visite d'Amaury-Duval, chef de bureau au ministère de l'Intérieur.

Le ministre, lui dit-il, tandis que l'Empereur poursuit le cours de ses victoires, désirerait faire quelque chose qui fût agréable à M. Lormian, en conséquence, il le pria de composer pour l'Opéra soit un petit acte dans lequel on rendrait hommage à notre brave armée et à son illustre chef, soit une cantate. Lormian répondit que le désir exprimé par le ministre était sans doute fort honorable pour lui, mais que, n'ayant jamais rien écrit dans ce genre, il répondrait peut-

être mal à ses vœux. Il céda enfin aux instances réitérées d'Amaury-Duval et s'occupa d'une cantate. Lorsque cette œuvre fut terminée, il la porta à son ami Lesueur, qui, pour travailler loin du bruit, habitait à Neuilly une maison de campagne.

Lesueur avait fait représenter à l'Académie impériale de musique *Ossian ou les Bardes*. Cet opéra obtint le plus éclatant succès, et l'Empereur éprouva une si vive satisfaction, qu'il fit remettre à Lesueur une magnifique boîte en or avec ces mots gravés à l'intérieur *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*. Lormian espérait que Lesueur voudrait bien joindre à ses vers sa belle musique, mais il n'en fut rien.

« Je suis fort occupé, lui disait-il, d'une nouvelle messe que l'on doit exécuter au château le jour de Pâques, et je ne puis m'en distraire un seul moment, mais je vous donnerai, pour mon remplaçant, Persuis, chef des chœurs de l'Opéra, c'est un de mes élèves les plus distingués »

Lesueur écrivit sur-le-champ, et Lormian alla porter cette lettre à Persuis, ainsi que sa cantate. Au bout de quinze jours, la première répétition eut lieu, et le 3 janvier 1805, cette cantate, mise en action, fut chantée par les premiers artistes de l'Opéra. Le soir même de cette représentation, il s'éleva vers les six heures un brouillard si épais, si compacte, que les voitures se heurtaient dans les rues, et que les passants avaient la plus grande peine à se guider. Cette circonstance, comme on doit le penser, nuisit beaucoup à l'effet de la cantate, la salle ne contenait que bien peu de monde, et presque toutes les premières loges étaient vides, mais, le vendredi suivant, la salle de l'Opéra réunit une grande affluence de spectateurs.

Plus d'un mois s'était écoulé sans que Lormian eût eu occasion de revoir Persuis, lorsqu'un matin il reçut la visite du jeune compositeur, qui lui raconta ce qu'on va lire.

— Il avait reçu la veille une lettre du ministre de l'Intérieur, où on l'invitait à venir toucher une somme de 1,500 fr. qui lui était allouée pour la musique de sa cantate. Il s'était rendu à l'invitation qui lui était adressée, mais, avant de recevoir sa gratification, il demanda au caissier si son collaborateur Baour-Lormian avait reçu pareille somme. Sur la réponse négative qui lui fut faite, Persuis déclara que, si son collaborateur n'était pas traité comme lui, il refusait d'accepter une distinction qui lui paraissait souverainement injuste, et il sortit. — Le refus de Persuis produisit un excellent effet, et, trois jours après, Lormian fut invité à se présenter pour recevoir la même somme. Dès ce moment, il s'établit entre lui et Persuis les relations les plus amicales.

Persuis était doué d'un esprit naturel et d'une grande intelligence. Il passa successivement à l'Opéra par tous les grades, il fut d'abord maître des chœurs, puis chef d'orchestre, puis enfin directeur.

Le foyer de l'Opéra était, à cette époque, le rendez-vous de la meilleure compagnie. On y voyait tous les étrangers de haute distinction, les membres du corps diplomatique, les sommités de l'ancienne noblesse, beaucoup de gens de lettres et de journalistes. Il était l'un des promeneurs les plus assidus de ce beau foyer. Tout a bien changé de face depuis. L'Opéra, dégénéré de sa véritable institution, a donné trop souvent des pièces d'un genre bâtard qui ne se sont soutenues que par les décorations, les ballets et un luxe éblouissant de costumes. Gluck, Sacchini, Spontini, Lesueur, ne sont plus au Répertoire. Je crois que si l'Opéra remontait avec soin ces ouvrages presque inconnus de la génération présente, il ferait une heureuse spéculation.

J'étais intimement lié avec la plupart des membres du jury chargé de prononcer sur le mérite des ouvrages présentés à l'Académie impériale de musique. Le comité, présidé par Papillon de la Ferté, intendait des menus-plaisirs, se composait de Monsigny, d'Arnault et de Picard.

Puisque j'ai nommé Papillon de la Ferté, je crois devoir rappeler à son sujet une courte anecdote. — En 1815, lorsque la Restauration poursuivait avec tant d'acharnement les partisans de l'Empereur, M. de la Ferté s'adressant un soir